

Proust

Claude Vaillancourt

Numéro 85, printemps 2000

Les repoussoirs littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, C. (2000). Proust. *Moebius*, (85), 21–24.

CLAUDE VAILLANCOURT

Proust

Il y a des auteurs qu'on aime et qui nous influencent. Sur ceux-là, on a beaucoup dit et on en dira beaucoup encore.

Il y a des auteurs qu'on déteste. Alors il vaut mieux ne pas s'y attarder.

Il y en a d'autres qu'on aimerait aimer. Pour de multiples raisons, ils nous trahissent dans notre admiration. Ils font alors qu'on les néglige.

Il y en a aussi qu'on déteste aimer. Leur talent sournois, immérité, d'une générosité perverse, vaut mieux que leur personnalité. On parle de leurs œuvres en hésitant, ne sachant s'il faut renchérir ou se taire.

Puis il y a Marcel Proust.

Marcel Proust qui n'est rien de cela et tout cela à la fois, Marcel Proust qui demeure à mon avis l'incarnation la plus paradoxale et la plus sophistiquée du repoussoir littéraire.

Rien à faire: chaque fois que je relis Proust, je ressens une inévitable fascination doublée d'une totale exaspération, une attraction malsaine qui se transforme en répulsion culpabilisante, une envie d'arrêter brutalement la lecture alors que je suis captif des méandres de ses phrases. Je rage et je m'étonne. Je me réjouis et je fulmine. Je m'interroge.

J'ai tout à lui reprocher. Sa préciosité; sa manie du détail; son attitude de poseur; sa fausse timidité; son absurde jalousie; son attendrissement sur lui-même; son amour maladif et pathétique pour sa mère; sa faiblesse; ses privilèges de grand bourgeois; ses airs de Grand Écrivain malade et génial; sa fascination pour des snobs insignifiants et prétentieux; son propre snobisme, mille fois plus abruti que celui d'un Balzac; son incapacité à

expliquer brièvement ce qu'il pense; sa complaisance d'obsessionnel-compulsif qui s'empêtre à n'en plus finir dans les détails; ses innombrables notes en bas de page; son *Côté des Guermantes*, véritable épreuve même pour un admirateur des plus acharnés; sa manière de sous-entendre: «Voyez comme j'exprime bien ce que vous ressentez mais que vous seriez incapable de dire aussi bien que moi»; son indifférence face aux véritables malheurs de son temps: guerres, exploitation de la classe ouvrière, colonialisme sans conscience, anarchisme meurtrier; la place immense qu'il occupe dans l'histoire littéraire, les pages et les pages qu'on écrit sur lui, qu'on écrira encore, et qui prennent trop souvent la forme de pastiches malhabiles.

Il y a autre chose encore.

Comment ne pas lui envier la surprenante destinée de cette accumulation de défauts? Dans *À la recherche du temps perdu*, Proust a osé être lui-même plus que tout autre écrivain. Rarement une œuvre a-t-elle autant ressemblé à son auteur, a-t-elle été portée par un pareil élan narcissique. Rarement un roman a-t-il osé défier aussi ouvertement les règles du genre. Ce qui aurait dû devenir un de ces innombrables manuscrits intelligents et maladroits, remplis de qualités trop largement diluées, forcément rejetés, s'est imposé par une puissante individualité. Proust a poussé jusqu'à la démesure, jusqu'à l'exacerbation l'individualisme si caractéristique des modernes. Qui pourrait alors honnêtement blâmer Gide d'avoir résisté, en tant qu'éditeur, au gigantesque anti-roman qu'il lui a fait parvenir? Quel auteur aujourd'hui n'en veut pas secrètement à Proust d'avoir été outrageusement libre, d'avoir imposé à tous sa liberté, alors que le manque d'audace, les contraintes éditoriales et le conformisme d'un certain lectorat obligent de plus en plus à naviguer entre la facilité et le compromis? Comment ne pas être jaloux de Proust?

Comment ne pas envier à Proust *Le temps retrouvé*, superbe conclusion qu'il nous fait mériter après tant d'heures de lecture lassante, irritante, éblouissante? Vincent Descombes parle du «cœur de la "cathédrale" de la Recherche», de la «chapelle où s'organise l'adoration

perpétuelle du mystère de la présence sensible du divin», accessible par «la voie longue des errements mondains du narrateur». Le parcours s'achève, mais le plus beau est ce qui suit.

Ce *Temps retrouvé* remet tout à sa place. Le narrateur, revenu de ses mondanités, porte enfin sur ses pairs le jugement totalement critique qu'on attendait de lui depuis si longtemps. Il deviendra écrivain, cela ne fait plus de doute. Il éprouvera de ses apprentissages – en amour, en art et en snobisme, comme le disait Roland Barthes – une émouvante désillusion, il fera de son œuvre la plus vertigineuse des mises en abyme. Et surtout, il se targuera de cette magnifique sensation d'avoir maîtrisé le temps, de voyager dans le temps grâce à ces réminiscences qui lui reviennent plus vraies que les instants vécus. Et cela, sans être dupe, sans dénier la victoire finale du temps:

Sans doute mes livres eux aussi, comme mon être de chair, finiraient un jour par mourir. Mais il faut se résigner à mourir. On accepte la pensée que dans dix ans soi-même, dans cent ans ses livres, ne seront plus. La durée éternelle n'est pas plus promise aux livres qu'aux hommes.

Ce Proust modeste, résigné, sous-estimant sans aucun doute sa propre postérité, même s'il a cessé de s'interroger au sujet de ses talents d'écrivain, devient d'une telle humanité qu'on lui pardonne tout ce qu'on lui reprochait.

